

NOUVELLES CONTRIBUTIONS EN GÉOGRAPHIE ET CARTOGRAPHIE MÉDIÉVALES

[Christiane de Craecker-Dussart](#)

De Boeck Supérieur | « Le Moyen Âge »

2017/1 Tome CXXIII | pages 113 à 130

ISSN 0027-2841

ISBN 9782807391536

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-moyen-age-2017-1-page-113.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

BIBLIOGRAPHIE

Nouvelles contributions en géographie et cartographie médiévales

La représentation de l'espace retient l'attention des historiens depuis longtemps et cet intérêt ne faiblit pas. Cartes anciennes et voyages séduisent, en même temps qu'ils informent sur de nombreux aspects. Mais pour les comprendre, il faut se référer aussi aux textes : encyclopédies, chroniques, vies de saints, récits de voyages, portulans, etc., bref, à des manuscrits de genres variés.

Dans l'ouvrage *La Terre*¹, P. Gautier Dalché, qui en est le directeur, met d'entrée les choses au point : il ne s'agit pas d'un manuel d'histoire de la géographie ni de la cartographie médiévales. Il ne voudrait pas se limiter à énumérer les progrès faits sur la connaissance de la Terre. De plus, la géographie n'est tout simplement pas une discipline autonome à l'époque² : il n'y a guère de traité purement géographique, les auteurs n'ayant alors pas vraiment conscience d'un savoir géographique. C'est pourquoi il préfère parler de « représentation de l'espace », utilisant les termes géographie et cartographie par facilité. Sachant ce que ce livre n'est pas, voyons ce qu'il est : un ouvrage détaillé d'initiation, visant à faire comprendre comment les auteurs médiévaux se représentent l'espace terrestre. Cette conception implique d'écarter les *a priori*, les anachronismes et les idées fausses. Elle impose de présenter des documents parfois difficiles à trouver, vu qu'ils sont bien souvent enfouis dans des sources apparemment sans lien avec la géographie. Et quand on les a détectés, ils sont souvent négligés et même dévalorisés, sous prétexte qu'ils relèvent d'une culture livresque et symbolique, bien loin de l'idéologie du progrès des connaissances et de notre monde imprégné de technologies.

1. *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*, éd. Patrick GAUTIER DALCHÉ, Christiane DELUZ, Nathalie BOULOUX, Emmanuelle VAGNON, Christine GADRAT, Paul FERMON, Armelle QUERRIEN, Turnhout, Brepols, 2013 ; 1 vol., 710 p. (*L'atelier du médiéviste*, 13). ISBN : 978-2-503-54753-4. Prix : € 65,00.

2. Au sens strict s'entend. Certains historiens considèrent néanmoins que des auteurs médiévaux ont fait en quelque sorte œuvre de géographe ; le *Devisement du monde* de Marco Polo, par exemple, est pratiquement une géographie économique pour certaines régions : C. DELUZ, Les voyages des marchands : Marco Polo (XIII^e siècle), *Voyageurs au Moyen Âge*, éd. F. NOVOA PORTELA, F.J. VILLALBA RUIZ DE TOLEDO, Paris, 2007, p. 110–112.

La première part. de cet épais volume, *Une image du monde. La géographie dans l'Occident médiéval (v^e-xv^e siècle)*, divisée en quatre chapitres selon la chronologie, est due à C. Deluz. L'auteure marque des jalons, arbitraires sans doute, mais indispensables pour ces 1000 ans d'histoire. Elle insiste sur la continuité entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge. La diffusion des textes anciens est assurée en maints endroits entre le v^e et le xi^e siècle et permet que la géographie, sans être nommée, se maintienne dans la somme des connaissances : quelques cosmographies, des encyclopédies, parfois accompagnées de schémas et de cartes, des traités sur la nature, des récits de pèlerins, etc. Au xii^e siècle, l'accès aux auteurs anciens s'accroît avec les traductions des textes grecs en latin et en arabe et des textes arabes en latin. Le résultat est un renouveau des connaissances et une multiplication des œuvres. Pourtant, l'image du monde n'évolue pas encore : au-delà des limites des Empires romain et carolingien, ce sont toujours des zones inconnues. Il faut attendre le xiii^e siècle pour que l'Asie, avec l'Empire de Gengis Khan, s'ouvre à l'Europe. Tout le monde connaît le voyageur emblématique du Moyen Âge, Marco Polo, et la relation qu'il a faite de son voyage en Chine à la fin de ce siècle. À côté de celle-ci, les déplacements, que ce soit dans un but religieux, diplomatique ou mercantile, donnent lieu à des textes de plus en plus nombreux et diversifiés. Missionnaires, diplomates et marchands contribuent à la connaissance d'un monde qui s'élargit. Ajoutons l'apparition de cartes, comme celles de Matthieu Paris (1200-1259) et Petrus Vesconte (première moitié du xiv^e siècle), des mappemondes d'Ebtorf et de Hereford (fin xiii^e siècle) et des cartes marines (élaborées peut-être dès le début du xiii^e, voire à la fin du xii^e siècle)³.

Attirons l'attention sur la diversité des sources disponibles ou encore à découvrir, qui montrent l'accroissement du savoir géographique et témoignent d'un regard nouveau sur un monde où les hommes circulent de plus en plus. Que dire alors du temps des humanistes au xv^e siècle, amenant la redécouverte d'œuvres plus ou moins tombées dans l'oubli (comme la *Géographie* de Ptolémée datant du ii^e siècle, jamais complètement oubliée, mais dont la diffusion devient alors importante), sans pour autant renier tout ce qui a précédé⁴ ? Certains historiens ont voulu, à tort, y voir une rupture complète entre une représentation médiévale purement symbolico-religieuse et une conception moderne fondée sur l'abstraction et l'homogénéité, mais ce n'est pas si simple. Peut-on parler de renaissance dans le domaine géographique ? Un exemple : la nomenclature des lieux évolue certainement avec les humanistes, mais des mises à jour étaient déjà perceptibles dès le haut Moyen Âge. Paradoxalement, l'intérêt grandissant au xv^e siècle pour l'Antiquité rend conscient de l'écart entre les textes antiques et les textes émanant de voyageurs. On doit admettre la synthèse entre le savoir des Anciens, les acquis des auteurs médiévaux et les données nouvelles venant de l'ouverture sur le monde. Ce n'est que lentement qu'elle s'effacera avec la confiance de plus en plus grande dans les calculs permettant une représentation plus exacte de la Terre.

La seconde partie de l'ouvrage, *Thèmes et documents*, présente une vaste série de sources riches et variées, comme autant de témoignages reflétant la conception de l'espace au Moyen Âge et justifie pleinement le nom de la collection, *L'Atelier du médiéviste* : les sources sont décortiquées, commentées et classées en diverses sections.

3. P. GAUTIER DALCHÉ, *Carte marine et portulan au xii^e siècle. Le Liber de existencia riveriarum et forma maris nostri Mediterranei (Pise, circa 1200)*, Rome, 1995, p. 23-28.

4. J.M. BESSE, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, 2003, p. 34-35.

Celles-ci portent sur la place de la Terre dans le cosmos, les réflexions sur l'espace habité, la fonction des cartes et leur motivation, l'apparition des cartes marines, leur usage et leur compréhension, l'importance des voyages pour la connaissance du monde, la cartographie locale et régionale, complétée par les techniques de mesure du sol. Un tel programme justifie les 110 documents transcrits, traduits en français, commentés et accompagnés d'une bibliographie importante. Autant dire, une mine d'informations grâce à la transmission d'une méthode méticuleuse de travail. Voici donc un outil hors pair, qui aide à comprendre comment les hommes du Moyen Âge, qu'ils soient souverains, ecclésiastiques, marchands, pèlerins ou marins, ont une idée de l'espace où ils évoluent.

Le premier chapitre de cette seconde partie, *la Terre dans le Cosmos*, est dû à P. Gautier Dalché lui-même et se rapporte à l'influence de la cosmographie sur la Terre, sa forme, ses dimensions, son habitabilité, les influences célestes et les liens entre le cosmos et la Terre, les coordonnées géographiques, etc. C'est l'occasion de mettre à mal un mythe encore tenace aujourd'hui : celui de la Terre plate, présenté comme le symbole de l'ignorance du Moyen Âge et qui a même donné naissance à l'idée selon laquelle Christophe Colomb aurait démontré que la Terre est ronde ! Ce mythe est en réalité vraiment né au XIX^e siècle et s'est répandu dans certains manuels scolaires (notamment aux États-Unis dès 1870) et est toujours largement diffusé par le biais d'Internet ! C'est dire qu'il est difficile de faire accepter la vérité : depuis l'Antiquité grecque, il est admis que la Terre est ronde !

Le deuxième chapitre, dû à N. Bouloux, porte sur les descriptions de l'espace habité. Les 45 textes réunis viennent de documents très variés aussi bien en latin qu'en langue vernaculaire : encyclopédies, histoires, traités savants, cartes, etc. Il s'agit de présenter une panoplie de documents reflétant au mieux la culture géographique du V^e au XV^e siècle. N. Bouloux détecte les motivations des auteurs, comme celles de Dicuil, moine irlandais qui veut donner en 825 une description du monde, avec des mesures en milles, en se fondant sur des traités romains. Ces motivations peuvent aussi être tout autres : contemplation, expression de la souveraineté, plaisir intellectuel, reconstitution de l'espace antique, pédagogie. Il ne faut pas perdre de vue que les pratiques se modifient au fil des siècles : ouverture de l'Occident latin vers des espaces peu décrits par les auteurs antiques (Europe du Nord et de l'Est, Asie), évolution de la nomenclature géographique. Les humanistes de la fin du Moyen Âge, notamment Pétrarque, sont forcément confrontés à cette dernière, vu la nature de leur conception de la géographie médiévale : ils prennent connaissance de l'espace du monde par le biais des textes antiques.

E. Vagnon s'intéresse aux cartes marines et aux documents témoignant de leur usage et de leur compréhension⁵. Elle en donne définition et description, dates d'apparition, lieux de création, styles, qualités, usage ; bref, un véritable état de la question. Elle signale des corpus de cartes marines présents sur Internet. Elle fait aussi quelques mises au point, entre autres sur l'origine de la boussole, toujours nimbée d'incertitude et de controverses, et sur certains problèmes de vocabulaire : la table de navigation, appelée *martelagio* (malencontreusement traduit par marteloire), n'a jamais été le canevas des directions des vents sur les cartes marines, mais

5. Les cartes ont pour fonction de représenter un espace réel au Moyen Âge, même si on y trouve souvent du merveilleux : F. LESTRINGANT, Ouverture océane, *L'âge d'or des cartes marines. Quand l'Europe découvrait le monde*, éd. C. HOFMANN, H. RICHARD, E. VAGNON, Paris, 2012, p. 10.

un tableau de chiffres permettant le calcul de la dérive d'un navire. Les portulans, souvent confondus avec les cartes marines, sont, quant à eux des livres d'instructions nautiques décrivant les côtes de la Méditerranée et de l'Europe atlantique, avec des informations sur les ports, les manœuvres à effectuer, les directions de vents, etc⁶.

C. Gadrat rappelle que, durant le Moyen Âge, nombreux sont ceux qui ont été amenés à voyager plus ou moins loin et pour diverses raisons. Les textes suscités sont très variés : récits de pèlerinage et d'expéditions militaires, rapports d'ambassades, lettres de missionnaires, manuels de marchands, itinéraires, récits fictifs. On trouve là un moyen supplémentaire de connaître le monde : les voyageurs rapportent des informations sur des lieux signalés pour la première fois, actualisent des toponymes, font même connaître des peuples à peine ou pas du tout mentionnés dans les textes antiques (comme les Mongols). À leur tour, ces textes sont utilisés sur des mappemondes, par exemple celle de Fra Mauro (1459), qui utilise des informations rapportées par Marco Polo, ou sur des globes terrestres⁷. Ces documents trouvent donc leur place dans ce volume. L'auteur en donne un exposé synthétique, avec les différents types de textes, leur diffusion, la critique à y appliquer et une bibliographie étoffée témoignant de l'intérêt du sujet.

P. Fermon parle d'un domaine peut-être moins connu : les cartes à grande échelle. Il faut dire qu'elles forment un ensemble hétéroclite : croquis griffonnés dans les marges de registres notariés, schémas dans des manuscrits enluminés, dessins de paysages, esquisses (carnets de Villard de Honnecourt), plans parcellaires dans des livres fonciers, plans d'ouvrages hydrauliques (cours canalisé de l'Aa dans l'Audomarois), etc. Un exemple bien connu est le plan idéal du monastère de Saint-Gall tracé au IX^e siècle. On comprend aisément qu'ils soient pour la plupart difficiles à trouver, étant rattachés à des sources écrites encore disséminées dans des fonds d'archives anciens. Le chapitre consacré à la mesure du sol par A. Querien est directement lié à ces cartes à grande échelle. Les sources éclairant sur les savoirs, techniques et instruments des arpenteurs (pour mesurer, partager, borner, délimiter parcelles et territoires, par jet de projectile, au moyen de cordes ou de règles étalonnées) sont malheureusement rares et difficiles à détecter. Pourtant, elles permettent d'avancer que, contrairement à ce qu'on croit trop souvent, on était capable de dresser plans et croquis au Moyen Âge. Voilà encore une idée préconçue rejetée. A. Querien rappelle aussi la grande variété des unités de mesures d'un lieu à l'autre et d'une époque à l'autre, ce qui pourrait donner une impression de désordre. En réalité, ces mesures présentent une certaine cohérence locale, n'étant pas nécessairement destinées à être exportées, d'autant moins que des délimitations pouvaient être faites « à l'œil », par simple déambulation en présence de témoins ou encore par simple déclaration, des mesures n'étant alors effectuées qu'en cas de contestation. On peut donc relativiser cette autre critique faite à l'encontre de la période médiévale : l'absence de mesures uniformes.

Une fois lues les 710 pages du volume, il faut admettre que celui-ci est d'une rare richesse : c'est un véritable ouvrage de référence. Frappent non seulement la somme

6. Sur cette distinction, voir P. GAUTIER DALCHÉ, *Portulan, Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, éd. A. VAUCHEZ, t. 2, Paris, 1997, p. 1245-1246 ; *Le Petit Robert* (2002) donne comme étymologie l'italien *porto*, port et *portolano*, pilote, d'où la confusion fréquente.

7. Le premier conservé et le plus célèbre : celui de Martin Behaim (1492), qui rassemble le savoir accumulé au cours du Moyen Âge. Il est vraisemblable qu'il y en eût avant cette date : P. GAUTIER DALCHÉ, *Avant Behaim : les globes terrestres au XV^e siècle, Médiévales*, t. 58, 2010, p. 43-61.

des connaissances et des informations qu'il renferme, mais aussi la détection d'*a priori* et d'idées fausses qui courent encore trop souvent sur le Moyen Âge et qu'il convient de récuser, notamment en les replaçant dans leur contexte. Enfin, l'importante variété des documents présentés, analysés et toujours accompagnés d'une bibliographie, touchant à des thèmes géographiques (alors que la géographie médiévale en tant que discipline autonome n'existe pas), incite à aller plus loin. Il faut consulter, dans les dépôts d'archives, les textes administratifs, politiques, théologiques, juridiques, historiques, encyclopédiques, médicaux, techniques, astrologiques et astronomiques. Des trésors attendent certainement d'y être découverts !

Que peut-on éventuellement regretter ? Pour mieux exploiter pareille somme, un index général aurait été fort utile. Certaines illustrations pourraient être de meilleure qualité, mais les travaux sur la cartographie médiévale illustrés luxueusement ne manquent pas et il n'est pas difficile d'y recourir. Cette œuvre de référence a un autre but que simplement illustrer : l'« image » ou la représentation du monde au Moyen Âge impose de tirer parti autant des textes que de l'iconographie. En ce sens, il répond particulièrement bien à cette exigence. Voilà donc un livre d'une qualité scientifique remarquable, sans *a priori*, indispensable à tous ceux qui s'intéressent un tant soit peu à la géographie médiévale, finalement tellement présente. Il a été dit que cette période n'aurait pas connu de véritable culture géographique : cette affirmation est ici clairement battue en brèche.

* * *

Voici alors un livre merveilleusement illustré, *Das Bild der Welt* de Folker Reichert, pour montrer l'image du monde tel qu'on se le représentait au Moyen Âge⁸. À première vue, un tel titre fait la part belle aux cartes. Pourtant, comme l'ouvrage *La Terre*, ce n'est pas une histoire de la cartographie : il se veut plus large, en tentant de répondre à des questions importantes. Quelle image du monde se fait-on au cours du Moyen Âge ? Comme le monde médiéval est œuvre divine, comment représenter les changements au cours des 1000 ans passés en revue (VI^e-XVI^e siècles) ?

L'auteur, professeur émérite d'histoire médiévale à l'Université de Stuttgart, spécialiste des voyages au Moyen Âge et notamment des contacts Europe-Asie⁹, se réfère aux cartes pour répondre à ces questions, mais aussi aux textes. Compilation des connaissances et représentations figuratives se complètent, au point de pouvoir qualifier les cartes d'encyclopédies visuelles et les textes encyclopédiques d'images du monde. Pendant la période médiévale, il ne s'agit évidemment pas de descriptions fidèles du monde, mais de représentations correspondant au dessein de Dieu. Pourtant, elles se transforment au fil du temps : les voyageurs font part de leurs découvertes et influent sur les cartes de plus en plus fournies. Celles-ci évoluent donc, mais sans jamais changer totalement : les nouveautés, reposant sur les expériences des voyageurs, continuent de côtoyer le savoir livresque. Ce voisinage de deux modes de pensée, l'idéalisme et l'empirisme, perdure, le premier ayant souvent l'avantage sur le second. Sébastien Munster, au XVI^e siècle, fait bien la distinction lorsqu'il parle de « l'érudit connaisseur du monde » et du « rustre voyageur » !

8. Folker REICHERT, *Das Bild der Welt im Mittelalter*, Darmstadt, Primus Verlag, 2013 ; 1 vol., 160 p. ISBN : 978-3-86312-370-3. Prix : € 37,29.

9. F. REICHERT, *Asien und Europa im Mittelalter. Studien zur Geschichte des Reisens*, Göttingen, 2014.

F. Reichert centre ses différents chapitres essentiellement sur quelques lettrés, cartographes ou voyageurs, intervenant tous d'une manière ou d'une autre dans la représentation du monde médiéval. Isidore de Séville (ca 560–636) écrit un ouvrage peu commun, les *Étymologies*, qui se veut un résumé de l'ensemble du savoir antique et qui connaît un grand succès jusqu'au XVIII^e siècle. Nombreux sont les manuscrits de son œuvre contenant une carte du monde en TO, donc très schématisée. Celle-ci n'a sans doute pas été tracée par lui, variant d'un manuscrit à l'autre et étant parfois même absente. Pour l'essentiel, ce serait une glose inspirée par le texte sur la forme du monde. Le but des cartes en TO est d'offrir à l'œil et de graver dans la mémoire une forme simple, ne se déformant pas au fil des manuscrits¹⁰. Peu à peu, avec le temps, elles vont se remplir d'informations topographiques et historiques. Jérusalem y sera traitée de manière spéciale, étant placée en leur milieu, vu qu'elles ne représentent pas la réalité mais le sens religieux des lieux. Cette ville a un fort pouvoir symbolique, d'autant plus qu'elle représente le cœur de la chrétienté et qu'elle se trouve en dehors de celle-ci, quand elle est aux mains des Arabes. Mais peut-on dire, comme F. Reichert, que ce pourrait être une des sources de l'expansion européenne dans les régions extra-européennes ? Au XII^e siècle, le monde continue d'être représenté comme œuvre divine. Honorius Augustodunensis (1080–ca 1156) laisse une œuvre importante, notamment l'*Imago mundi*, décrivant le monde tel qu'il apparaît. Honorius serait le premier à donner ce titre facile à comprendre et pourtant inédit jusque là. Son but n'est pas d'innover, mais de reprendre, dans un but didactique, la tradition des anciens. Il semble avoir un talent de pédagogue qu'il utilise pour faire comprendre aux moines que le monde est une création divine et pour leur fournir un savoir indispensable à l'élévation de l'âme vers Dieu. Vraisemblablement, il n'a pas joint de carte lui-même. Les copistes auraient remédié à cette lacune, notamment par une carte de la fin du XII^e siècle, dite *Carte de Sawley* contenant des toponymes absents dans le texte d'Honorius. On en déduit qu'elle n'est pas faite pour l'*Imago mundi* et pourtant elle correspond bien à l'esprit du texte ; en même temps, c'est une démonstration de l'évolution des cartes.

Gervais de Tilbury (ca 1155–ca 1234) est l'auteur des *Otia imperialia* (*Les divertissements pour un empereur*) dans lesquels il décrit la Terre. Disposait-il d'une carte ? Même s'il en avait une sous la main, il ne devait guère l'apprécier : elle peut induire en erreur, vu le manque de place qui amène des adaptations et des déplacements de certains éléments, étant donné aussi la forme des noms souvent différents de carte en carte. On a suggéré pendant longtemps qu'il était l'auteur de la carte d'Ebtorf, ce qui n'est probablement pas le cas¹¹. Néanmoins, autant son œuvre rappelle le sens spirituel des phénomènes terrestres, autant une mappemonde met en évidence le cadre terrestre de l'histoire du salut.

Il faut dire que ce cadre évolue avec le temps. Jusqu'au milieu du XIII^e siècle, la connaissance du monde en Europe occidentale est restée assez stable, si ce n'est pour les régions situées en bordure. Des questions commencent à se poser. Les voyages mènent peu à peu à l'idée de l'élargissement de la Terre habitable. L'avancée mongole inquiète ; des ambassadeurs sont envoyés et atteignent le cœur de l'Asie centrale. Jean de Plancarpin (ca 1182–1252) est envoyé par le pape Innocent IV en Mongolie en 1247 et en revient en 1249 ; il écrit une *Historia Mongolorum*. Guillaume de Rubrouck

10. C. JACOB, *L'empire des cartes. Approche historique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, 1992, p. 176–181.

11. REICHERT, *Das Bild der Welt*, p. 54–56 ; *La Terre. Connaissance, représentations*, p. 110–111.

(1215–1295) est envoyé par Louis IX en 1253 et en revient deux ans après ; lui aussi laisse un rapport, *Voyage dans l'empire mongol*. La formation de cet empire, en suscitant la peur et la curiosité, a produit un contact concret entre l'Europe et l'Asie centrale. Et ce contact s'est prolongé dans le temps et dans l'espace, jusqu'aux confins de la Chine. D'autres voyageurs s'y aventurent : Marco Polo (1254–1324) entreprend son voyage de 1271 à 1295¹² ; Jean de Montecorvin part pour la Chine en 1285 et y meurt en 1328 ; Odoric de Pordenone (1286–1331) y séjourne de 1316 jusqu'en 1329 ou 1330. Des textes découlent de ces différents voyages, comme le fameux *Livre des Merveilles* ou *Devisement du monde* de Marco Polo (fin XIII^e siècle) ; ils connaissent un grand succès et font découvrir cette partie du monde. Des informations sur la Chine, le Japon et l'Extrême-Orient parviennent à l'Ouest : Cathay (empire mongol) et Cambaluk (Pékin) deviennent des notions géographiques fiables. Jean de Mandeville (1300–1372), dans son *Livre des voyages*, récite d'un prétendu périple dans le monde connu, évoque les possibilités (toutes théoriques encore) de navigation autour du monde. Ces voyages au loin et ces écrits amènent les lecteurs à regarder vers l'Asie avec plus d'admiration que de crainte. Ils induisent l'idée inéluctable de l'élargissement de la Terre habitée. F. Reichert insiste sur cette évolution dans les représentations du monde. Pourtant, il faut un certain temps avant que ces « nouveautés » ne soient incorporées dans les cartes : les cartographes se demandent comment ils peuvent les y insérer tout en restant en accord avec l'image religieuse du monde en vigueur. L'*Atlas catalan* (ca 1375) mentionne toutefois des voies de communication et nombre de villes d'Asie. On peut notamment y visualiser des noms de lieux, comme Cambaluk, mentionnés par Marco Polo.

Une telle évolution laisse deviner le besoin de plus de précisions. Pointons la représentation de *l'Itinéraire de Londres à Jérusalem* par Matthieu Paris. Il y est fait mention des villes à traverser, mais rien sur les endroits qui les séparent, à part les distances, ce qui est déjà exceptionnel en 1236, et fournit au moins l'orientation au fur et à mesure de l'avancée. Des cartes régionales paraissent aussi : Grande-Bretagne, Palestine également par Matthieu Paris, croquis des Cyclades et des îles Ioniennes par Cristophoro Buondelmonti (ca 1385–après 1430). Cet humaniste florentin s'embarque pour Rhodes et les îles grecques qu'il explore pendant vingt ans. Il en retire son *Liber insularum archipelagi*, remarquable par ses descriptions fouillées et surtout par ses croquis de chaque île. Autant dire que cette œuvre fera école. Un autre voyageur, que F. Reichert connaît bien pour avoir édité son journal de voyage, *Pilgerreise*, mérite l'attention : Arnold von Harff (1471–1505)¹³. Parti de Cologne en 1496, il se rend à Rome, Jérusalem et Saint-Jacques de Compostelle (les trois grands pèlerinages de la chrétienté) en un peu plus de deux ans, passant par Venise, Rhodes, Alexandrie, le monastère de Sainte-Catherine du Sinaï, Damas, Constantinople, etc. Comme c'était déjà la tendance au XIV^e siècle, il détaille ses déplacements, note les distances, le relief, les localités traversées et donne même des lexiques de langues inconnues en Europe. Il agrmente aussi son texte d'étapes imaginaires le menant à l'océan Indien, en Inde, à Madagascar et même aux sources du Nil. Jean de Mandeville l'aurait-il inspiré ? Cela étant, comme pour de nombreux autres textes de pèlerins, l'apport à la géographie est important.

12. REICHERT, *Das Bild der Welt*, p. 80, attire l'attention sur le fait que Marco Polo ne se considère pas comme marchand, mais faisant partie de la suite du Grand Khan !

13. Éd. H. BRALL-TUCHEL, F. REICHERT, Cologne–Weimar–Vienne, 2007. Voir le c.r. de J.M. Cauchies dans *Le Moyen Âge*, t. 115, 2009, p. 639–640.

Les cartes marines jouent aussi un grand rôle dans l'accroissement des connaissances géographiques. Donnant d'abord un tracé soigné des côtes dans un but pratique, elles deviennent également des cartes pleines d'informations, au point de devenir quasiment encyclopédiques, comme l'*Atlas catalan* déjà cité. Dans la foulée, la redécouverte de la *Géographie* de Ptolémée vient compléter les connaissances médiévales. Cet ouvrage est un véritable ouvrage de base, expliquant comment projeter un globe sur une surface plane. Il incite à dresser des cartes, grâce aux coordonnées de près de 8 000 lieux¹⁴ !

Toutes ces sources reflètent les progrès réalisés en connaissance de la Terre, qui imposent de compléter les cartes. L'espace terrestre s'accroît : Guillaume Fillastre (1348–1428) ajoute à son recueil de cartes de Ptolémée une carte de l'Europe du Nord (avec la Norvège, l'Islande, le Groenland, etc).

Compléter les cartes ne signifie pas pour autant rejeter tout ce qui était représenté jusque là. Fra Mauro (ca 1385–1460), par exemple, réalise une mappemonde (ca 1450) conciliant tradition chrétienne, précision des portulans, relations des voyageurs (comme Marco Polo). Il privilégie les témoins oculaires et expérimentés plutôt que la théorie et donne dès lors raison aux navigateurs portugais qui faisaient de l'Océan Indien une mer ouverte. Sa mappemonde est un produit typique de la période entre Moyen Âge et Temps Modernes. De même, Henricus Martellus dresse vers 1490 des cartes héritées sans doute des savoirs antiques et médiévaux, mais aussi de Ptolémée et surtout actualisées par les informations les plus récentes. Les côtes de l'Afrique, par exemple, sont manifestement inspirées des cartes marines : Martellus intègre le parcours de Bartolomeu Dias jusqu'au Cap de Bonne-Espérance en 1488 ; il allonge le monde habité jusqu'à 225° (au lieu des 180° de Ptolémée) ; il sépare l'Afrique de l'Asie par un océan, comme Fra Mauro mais contrairement à Ptolémée. Il faut encore signaler Martin Behaim qui a laissé un globe terrestre (le plus ancien qui nous soit parvenu, mais pas nécessairement le premier réalisé¹⁵), sur lequel il rassemble tout le savoir disponible sur l'œcumène... en 1492 ! Henricus Martellus et Martin Behaim croyaient encore que l'Est de l'Asie n'était pas si éloigné de l'Europe occidentale. On connaît la suite d'une telle idée !

L'ouvrage se termine avec Sébastien Munster (1488–1552) et sa *Cosmographie* parue en 1544. Le succès est énorme. Il écrit un ouvrage qui répond aux aspirations des lecteurs au courant des découvertes des xv^e et xvi^e siècles. Ses nombreuses informations géographiques, historiques et ethnographiques, puisées dans de multiples sources écrites, sont rassemblées avec soin, pour autant qu'elles lui paraissent fiables. Pourtant, il n'a pas un sens géographique très poussé : il se base sur les acquisitions de l'Antiquité et traîne encore des éléments de l'image médiévale du monde. Il se contente, par exemple, de légendes accompagnées de commentaires pour remplir les nombreux blancs occupant encore de larges pans des continents. Même si on est déjà loin de l'image médiévale du monde, on ne peut pas encore le ranger parmi les géographes scientifiques de la Renaissance : il est à la charnière entre le Moyen Âge et l'Époque moderne.

Que conclure d'une telle étude ? L'image que l'on se fait du monde à l'époque médiévale est inspirée par la foi et la tradition religieuse. Par conséquent, elle paraît

14. G. AUJAC, *Claude Ptolémée. Astronome, astrologue, géographe*, Paris, 2012, p. 177.

15. Voir n. 7, GAUTIER DALCHÉ, Avant Behaim.

statique et destinée à ne pas évoluer. Pourtant, ce n'est pas le cas : on avance vers une représentation de plus en plus fournie, tout au long d'un cheminement longtemps imperceptible mais irréversible. Cette évolution se comprend si on se place dans le contexte du moment, mais aussi dans le fil du temps : les cartes évoluent, influencées par celles qui les ont précédées et elles-mêmes préparant les cartes à venir. F. Reichert parle au début de son ouvrage de cartes encyclopédiques et de textes comme images du monde. Par conséquent, il ne suffit pas de disposer uniquement de cartes ou d'écrits : les deux sont complémentaires et nécessaires à la compréhension de la représentation du monde. Ceci n'est donc pas une histoire de la cartographie, comme il ressort d'ailleurs de la bibliographie attachée à chaque chapitre et sous-chapitre.

Une question que l'on pourrait poser : pourquoi se focaliser sur un personnage par chapitre ? En réalité, l'index des noms montre qu'il fournit une vue beaucoup plus étendue. F. Reichert s'adresse à un public large. Le spécialiste en cartographie restera peut-être sur sa faim, mais il peut recourir aux ouvrages signalés. Soulignons aussi la qualité des illustrations avec la mention de leur lieu de conservation. En somme, un superbe et riche ouvrage.

* * *

L'ouvrage *Die Welt im Übergang* sur la *Mappamondo*, de N.A. Egel, est d'un tout autre genre : il est le fruit d'une thèse de doctorat et se rapporte à une seule carte et son auteur, Fra Mauro¹⁶. Curieusement, on connaît peu de chose sur ce moine camaldule à San Michele di Murano, près de Venise, alors qu'il était appelé par ses contemporains *cosmographus incomparabilis* ! Sa mappemonde établie vers 1450 est bien une pièce maîtresse de la cartographie occidentale¹⁷. Elle est citée et reproduite (en petit format) dans de nombreux ouvrages. Pourtant les travaux approfondis qui lui sont consacrés sont rares. Citons une étude de P. Zurla en 1806 ; une édition fac-similée en 46 planches de 1956 ; en 2006, la reproduction de la *Mappamondo* sur CD-Rom par P. Falchetta, accompagnée d'un fort volume reprenant la transcription, accompagnée de commentaires, de toutes les inscriptions que contient la carte, et donc indispensable pour toute étude ultérieure sur le sujet¹⁸ ; en 2011, une étude de A. Cattaneo sur Fra Mauro et la Venise du xv^e siècle. N.A. Egel montre qu'il y a encore beaucoup à dire sur ce chef-d'œuvre de la cartographie médiévale !

Aux xiv^e et xv^e siècles, les cartographes cherchent à représenter de nouvelles informations sur le monde en accord avec celles des autorités traditionnelles, antiques et religieuses. N.A. Egel aborde précisément cet aspect dans son ouvrage sur « un monde en transition ». Il se concentre sur la question : quelles conséquences ces données nouvelles ont-elles sur la carte de Fra Mauro ?

Son livre comprend trois parties. La première récapitule, en une vingtaine de pages, ce que l'on sait sur l'élaboration de la *Mappamondo* et sur le milieu où elle fut dressée, le monastère San Michele di Murano. La deuxième décrit les traditions et les données géographiques accessibles à Fra Mauro et qui peuvent l'avoir influencé dans l'élaboration de sa carte. Elle donne une vue d'ensemble des cartes représentant

16. Nikolaus Andreas EGEL, *Die Welt im Übergang. Der diskursive, subjektive und skeptische Charakter der Mappamondo des Fra Mauro*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2014 ; 1 vol., 428 p. ISBN : 978-3-8253-6214-0. Prix : € 54,00.

17. C. DE CRAECKER-DUSSART, La cartographie au Moyen Âge : d'importantes mises au point, *Le Moyen Âge*, t. 116, 2010, p. 165-175, plus spécialement p. 171-172.

18. P. FALCHETTA, *Fra Mauro's World Map. With a commentary and translations of the inscriptions*, Turnhout, 2006.

le monde au Moyen Âge (par exemple, celle de Hereford, à la fin du XIII^e siècle), des cartes marines, des textes des voyageurs en Asie dès le XIII^e siècle, des rapports de l'expansion portugaise le long des côtes occidentales de l'Afrique au XV^e et de la redécouverte de la *Géographie* de Ptolémée au début de ce même siècle. La dernière partie porte sur des problèmes spécifiques à la carte de Fra Mauro. La place de Jérusalem, par exemple, évolue : la ville n'est plus vraiment le centre de la carte. En raison des voyages en Asie et de la redécouverte de Ptolémée, la maintenir au milieu devient difficile. De même, les explorateurs portugais se tournent vers les côtes africaines et l'Inde et ne pensent certainement pas à une reconquête de Jérusalem. Les donateurs d'ordre des cartes sont de plus en plus intéressés par les régions éloignées du monde susceptibles de leur fournir de plantureux bénéfices. Le moine vénitien connaît les progrès des Portugais en Afrique. Les liens entre eux et les cartographes italiens sont avérés. Une copie de la carte de Fra Mauro a d'ailleurs été faite pour le roi Alphonse V de Portugal (dit l'Africain). Il est probable que l'expansion portugaise aurait été moins connue sans les Italiens¹⁹. Le fameux « secret » des cartographes et navigateurs portugais est donc quelque peu mis à mal²⁰. Pour en revenir à Ptolémée, nouvellement redécouvert, Fra Mauro est loin de tout accepter, notamment l'Océan Indien comme mer fermée entre l'Afrique et l'Inde : la *Mappamondo* le montre clairement.

L'œuvre contient de très nombreuses inscriptions (près de 3 000), certaines formées d'un seul mot, d'autres renfermant tout un texte. Dans ces derniers, Fra Mauro utilise parfois la première personne, laissant supposer qu'il introduit ses propres idées. De plus, il lui arrive d'y insérer des sources différentes pour un même point, ce qui amène inmanquablement des contradictions. De là, le sous-titre que donne N.A. Egel à son ouvrage : la mappemonde, par ses multiples inscriptions, a un aspect discursif, ce qui lui donne un caractère subjectif qui peut venir d'une attitude sceptique. Vers 1450, la connaissance du monde évolue, des questions apparaissent qui sont loin de trouver réponse, au point que certaines données acquièrent un caractère douteux, comme l'existence de peuples merveilleux, la légende du Prêtre Jean, la division de la sphère terrestre en cinq zones climatiques ou encore la localisation du Paradis terrestre (que le moine vénitien place à l'extérieur de sa mappemonde).

Certains historiens ont avancé que des cartographes, dont Fra Mauro, étaient incapables de séparer connaissances géographiques et conception religieuse du monde. Mais est-ce bien correct, se demande N.A. Egel ? Le Vénitien donnerait plutôt, de manière très subtile, à celui qui contemple la carte, la possibilité de se forger sa propre opinion. Dans une rubrique sur l'Afrique, il dit explicitement qu'il trouve nécessaire de donner son avis sur des êtres monstrueux ; il ne nie pas leur existence, mais en discute et signale qu'il n'en a lui-même jamais trouvé trace dans les informations qu'il a rassemblées²¹ ! Nous avons d'ailleurs constaté que ce procédé de pouvoir

19. Des centres de production de cartes sont apparus en Italie, notamment à Venise : C. DELUZ, Une image du monde. La géographie de l'Occident médiéval (V^e-XV^e siècle), *La Terre. Connaissance, représentations*, p. 147.

20. L'école de Sagres au Portugal, initiée par Henri le Navigateur et considérée comme un « laboratoire » cartographique (d'où serait sortie la science nautique des Portugais lors de leur expansion maritime à partir du XV^e siècle), pose débat. Par ailleurs, il est avéré que des cartographes portugais se sont établis en France, dans les ports de Normandie et de Bretagne dès le XV^e siècle : F. LESTRINGANT, *Cosmographie universelle selon les navigateurs tant anciens que modernes par Guillaume Le Testu*, Paris, 2012, spécialement p. 13-15. Voir le c.r. de C. De Craecker-Dussart dans *Maps in History*, t. 57, 2017, p. 8-9.

21. Fra Mauro montre un certain scepticisme : *Vunde non ne sapiando altro non ne posso testificar, lasso a çerchar a quelli che sono curiosi de intender tal novitade* (« Vu que je ne connais rien, je ne peux rien attester. Et je laisse les recherches futures à ceux qui s'intéressent à de telles choses ») : FALCHETTA, *Fra Mauro's World Map*, p. 386-387, n° 1043.

choisir une version plutôt qu'une autre, se retrouve encore au xvi^e siècle. Guillaume Le Testu, marin normand et cartographe, est l'auteur d'une *Cosmographie universelle selon les navigateurs tant anciens que modernes*, parue en 1556²². Dans son œuvre, il juxtapose certitudes et conjectures. Par exemple, deux versions incompatibles du Canada et de Terre Neuve : celle-ci est une île sur une première carte, puis, sur une autre carte de la même *Cosmographie*, une presqu'île soudée au Labrador ! Le Testu dit lui-même qu'il entend montrer le progrès du savoir, mais sans évoquer les « anciens navigateurs », critiquer ou choisir. Comme au temps de Fra Mauro, ce serait une conséquence des découvertes en cours... Des changements importants se préparent en cartographie, certains concepts n'étant plus tenables. Pour le moine vénitien, une telle évolution est sans conteste difficile à incorporer. Il décrit un monde dans lequel les nouvelles connaissances ne sont pas encore venues à bout des anciennes. À la fin du Moyen Âge, Fra Mauro dessine un monde en transition, entre le religieux et le pragmatique. Et il ne faut d'ailleurs pas oublier que la religion continue d'influer sur les cartes bien après lui, pendant deux siècles.

Voilà donc un ouvrage fort intéressant qui prolonge les travaux de P. Falchetta, A. Cattaneo, P. Gautier Dalché, C. Deluz et d'autres, la *Mappamondo* méritant d'être étudiée sous différentes facettes. La thèse de N.A. Egel développant la méthode de Fra Mauro est séduisante et tient la route : le moine de Murano trace une carte dans l'air du temps, le temps des humanistes. Ce livre destiné aux spécialistes aurait mérité, à côté de la bibliographie fournie (où P. Gautier Dalché devrait être placé en G et pas en D) et de l'index des personnes, un peu plus d'illustrations de la mapemonde et un index des lieux et des notions, pour être utilisé plus efficacement.

* * *

Après cette étude de cartes, nous arrivons tout naturellement au voyage par mer. L'ouvrage collectif *The Holy Portolano*, consacré à la géographie religieuse²³, résulte d'un colloque tenu à Fribourg en Suisse, en septembre 2013. Il a pour sujet la dimension religieuse de la pratique de la navigation et de la carte marine. La navigation médiévale implique l'examen visuel du paysage côtier. Les marins sont habitués à se situer sur la mer à partir de la forme particulière de la côte. Ils connaissent les amers ou points de repère et les dangers à éviter, notamment grâce aux recueils d'instructions nautiques ou portulans. Parmi ces points de repère, on trouve des lieux de culte qui ne sont pas situés qu'aux endroits les plus prestigieux, comme Jérusalem, Rome ou Saint-Jacques-de-Compostelle. On en trouve tout au long de la route maritime côtière, sur des promontoires, de petites îles, des péninsules, dans des ports naturels, au point de former un réseau presque ininterrompu de sites sacrés. Ils sont parfois situés à des endroits connus pour les manœuvres difficiles à effectuer et qui ont, dès lors, reçu le nom d'une figure sainte et ont été agrémentés d'une construction religieuse, chapelle ou église faciles à repérer. Les routes maritimes peuvent donc être présentées à travers les lieux sacrés et les édifices religieux qui les jalonnent. Voyager sous la protection des saints et respecter les formes locales de cultes sont

22. LESTRINGANT, *Cosmographie universelle*, p. 81–83 ; fol. LVII, LVIII.

23. *The Holy Portolano. The Sacred Geography of Navigation in the Middle Ages. Fribourg Colloquium 2013 / Le Portulan sacré. La géographie religieuse de la navigation au Moyen Âge. Colloque Fribourgeois 2013*, éd. Michele BACCI, Martin ROHDE, Berlin–Munich–Boston, De Gruyter, 2014 ; 1 vol., vi–450 p. (*Scrinium Friburgense*, 36). ISBN : 978-3-11-036418-7. Prix : € 99,95.

des éléments importants de la piété au Moyen Âge, d'autant plus que la mer suscite crainte et même effroi, fût-ce par ses terribles tempêtes²⁴.

Les portulans et cartes marines sont souvent supposés ne concerner que la réalité du paysage et des côtes en particulier : ils fournissent des distances entre les localités et des directions à suivre pour aller de l'une à l'autre, des informations sur les écueils, les hauts-fonds, les courants, les vents dominants, ainsi que des instructions pour entrer dans les ports. Pourtant, P. Gautier Dalché met en évidence la présence d'éléments religieux qu'ils renferment : les portulans mentionnent des caps, des ports, des îles désignés par un nom de saint et associés à la présence d'édifices religieux. De même, les cartes marines contiennent des composantes religieuses signalées par une iconographie appropriée : des images rappelant des événements bibliques (arche de Noé, Tour de Babel, tombeau du Christ, etc.) ou les premiers temps du christianisme, des représentations de cités avec leurs édifices religieux, sous forme de vignettes ou de signes symboliques. Apparemment ces éléments n'ont pas de rapport direct avec la pratique de la navigation. Certains d'entre eux constituent néanmoins des outils pour les marins : les églises sont avant tout considérées comme des repères importants, en plus de leur sens religieux et de leur appartenance à l'histoire sacrée. Comme le fait remarquer l'auteur, une classification nette des documents n'est donc pas toujours adéquate : les portulans et les cartes marines ne sont pas que des outils ; ils relèvent aussi bien de l'histoire des mentalités des marins que des techniques de navigation.

Il n'en est pas de même avec les récits de pèlerinages²⁵ où le sacré est un but en soi. Les pèlerins se rendant en Terre sainte prennent la voie maritime et Venise est un des lieux favoris d'embarquement²⁶, au point qu'il s'y crée une véritable « industrie du voyage ». Il est donc normal de trouver dans leurs narrations ce qu'ils ont appris des marins : topographie des côtes, distances, directions, identification des lieux. Ils repèrent naturellement les édifices religieux, s'y arrêtent, vénèrent les reliques, ce qui donne au voyage une allure de « tourisme sacré », comme dans les récits d'Anselme Adorno et de Jean de Tournai²⁷ ! De plus, en cas de danger (tempêtes, écueils, pertes de repères suite aux tours et détours provoqués par les vents changeants) ou d'immobilité par manque de vent, les pèlerins, mais aussi les marins, invoquent les saints. Ils chantent les *Sante Parole*, longue litanie (fin xv^e siècle) de saints ayant un sanctuaire sur les côtes et les îles longées pendant les traversées vers la Terre sainte. P. Gautier Dalché pense que cette litanie servait à se remémorer la succession géographique de ces lieux et pouvait donc être un moyen d'orientation : les voyageurs énumèrent les lieux qui définissent le littoral et il s'avère qu'ils sont la plupart du temps le siège d'une église ou d'un sanctuaire.

M. Balard s'intéresse à la dimension religieuse au cours du voyage proprement dit des pèlerins, à partir d'une quarantaine de récits (datant de 385 à la fin du xv^e siècle). Ceux-ci entament leur périple dans le but de sauver leur âme, grâce aux indulgences

24. J. VERDON, *Voyager au Moyen Âge*, Paris, 1998, p. 71–91, parle des dangers en mer, essentiellement tempêtes et pirates, et de leur influence sur la vie religieuse.

25. C. DE CRAECKER-DUSSART, Les récits de pèlerinages. À propos d'une édition et d'un ouvrage récents, *Le Moyen Âge*, t. 90/1, 1984, p. 87–96.

26. A. GRABOÏS, *Le pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen Âge*, Bruxelles, 1998, p. 46, 175–177, 181.

27. Voir le c.r. de l'édition du *Voyage de Jean de Tournai* par F. BLANCHET-BROEKAERT et D. PÉRICARD-MÉA dans *Le Moyen Âge*, t. 119, 2013, p. 726–727, et de l'*Itinéraire d'Anselme Adorno en Terre sainte* par J. HEERS et G. DE GROER, dans *Le Moyen Âge*, t. 90/1, 1984, p. 87–96.

acquises tout au long du trajet vers les lieux saints. Les types de récits dépendent de facteurs comme la personnalité, les connaissances ou l'activité professionnelle, et aussi de leur but : guide des lieux saints, journal personnel, etc. Mais tous ces voyageurs, lorsqu'ils sont à bord, participent aux oraisons quotidiennes et ressentent les mêmes angoisses quand les éléments se déchaînent. L'aspect religieux est donc une constante lors de ces voyages.

Après ces contributions introductives, les communications portent sur des tronçons et des villes côtières en Méditerranée, en mer Égée, dans l'Adriatique, en mer Noire et jusque dans l'Atlantique. D. Jacoby étudie les rôles d'Acre, Jaffa et Alexandrie, comme ports sur le chemin de Jérusalem ou prenant sa place lorsque celle-ci est aux mains des : leur importance respective change suivant les circonstances politiques et militaires. Beyrouth, avec son port et ses églises, est présentée par N. Hérou ; Patmos en mer Égée par C. Maltezou ; la Crète, où seule Candia (Herakleion) semble visitée de temps en temps par les pèlerins, par M. Georgopoulou ; la côte dalmate, avec ses nombreuses îles qui donnent à la mer Adriatique un aspect particulier, par J. Belamarić. R. Quirini-Poplowski parle de la mer Noire, dont les rivages sont parsemés de nombreux sanctuaires. Il évoque aussi les importants échanges commerciaux : Byzantins, Génois, Vénitiens, mais aussi Ottomans et Mongols, fréquentent ses côtes. Il en résulte des relations avec l'Asie centrale et même la Chine. Plus à l'Ouest, Malte paraît en dehors de la route habituelle suivie par les pèlerins d'Europe occidentale, ce qui empêche M. Buhagiar de dire si les pèlerins s'y arrêtent dans un but dévotionnel ou à l'occasion d'un débarquement forcé, par exemple suite à une tempête. V. Lucherini présente Naples, avec son architecture sacrée visible de la mer, vue à travers l'itinéraire vers Jérusalem de Pétrarque. Citons encore Gênes et la Ligurie présentées respectivement par V. Ruzzin et V. Polonio, la côte catalane par F. Español et Valence par A. Serra Desfilís. Enfin, la Galice et Saint-Jacques de Compostelle (peut-être déjà fréquentés par des pèlerins dès le x^e siècle), comme le constate A. Rucquoi, attirent marchands, hommes d'église, croisés et pèlerins venant de toute l'Europe du Nord. La région devient peu à peu une « nouvelle Terre sainte », au fur et à mesure que les voyages vers Jérusalem déclinent suite à l'avancée des Turcs. Elle est d'ailleurs reprise dans les *Sante Parole* déjà mentionnées.

Le milieu marin, espace infini et imprévisible, présente de nombreux aléas, difficultés et dangers : tempêtes, écueils, mal de mer, moqueries et autres excès des marins, inconfort total, ennui, mais aussi pirates pouvant abandonner les pèlerins sur une côte étrangère ou les rançonner, etc. Pourtant le plus grand danger paraît le naufrage signifiant souvent la mort. On comprend dès lors que tous ces lieux de cultes jalonnent les routes maritimes. Le colloque de Fribourg porte sur un aspect important de la piété au Moyen Âge : le rôle attribué aux endroits sacrés et aux formes locales de cultes. Il aide à saisir un élément sous-jacent de la nature humaine : revêtir des objets matériels, des édifices et des emplacements de qualités surnaturelles et divines. Soulignons aussi cette constante : de Saint-Jacques-de-Compostelle à la mer Noire, partout les voyageurs cherchent des lieux de culte, comme s'ils étaient une « bouée de sauvetage » face aux dangers. Si l'on place sur une carte tous les noms cités où un culte est rendu, toutes les côtes d'Europe depuis la Manche jusqu'à l'entrée en mer Noire sont couvertes ! Un tel sujet, guère abordé aussi systématiquement jusqu'ici, méritait ces différentes études des endroits constituant une véritable « géographie religieuse ». Signalons l'index très précieux et les 120 illustrations en couleurs,

comprenant des photos d'édifices religieux et d'objets de culte, des vues de villes, des cartes tracées pour les situer et des reproductions de cartes anciennes.

* * *

Enfin, le voyage peut-être le plus illustre du Moyen Âge, celui de Marco Polo (1254–1324), attise toujours les passions. D'emblée, H.U. Vogel, dans *Marco Polo Was in China*²⁸, donne le ton : pour lui, le Vénitien est bien allé en Chine. Il voyage par voie terrestre, avec son père et son oncle de 1271 à 1275, séjourne en Chine pendant dix-sept ans, avant d'entamer le voyage de retour par la mer en 1292 et d'arriver à Venise en 1295. Son *Livre des Merveilles* ou le *Devisement du monde*, en plus d'être un récit de voyage, est une description des régions traversées et où il a séjourné, mêlant observations détaillées de la vie quotidienne, légendes, anecdotes, ouï-dire et informations pratiques. C'est donc une véritable initiation à l'histoire, à l'économie et à la géographie de l'Asie centrale et de la Chine à cette époque. Le géographe Paul Vidal de la Blache (1845–1918) le considère même comme un ouvrage de référence pour la connaissance de ce pays²⁹ ! Cette floraison de descriptions sur un monde étrange, pour ne pas dire totalement étranger aux yeux des Européens, explique l'accueil, parfois sceptique, fait au livre par ses contemporains. Beaucoup considèrent que Marco Polo, fasciné par l'Orient, a fait preuve d'une très grande imagination, même s'il fait la différence entre ce qu'il a vu et ce qui lui a été rapporté³⁰. Cela n'exclut pas la large diffusion de son texte : outre le manuscrit original, malheureusement perdu, issu de sa collaboration avec Rusticello (ou Rusticien) de Pise³¹ (sans doute écrit en français avec nombre d'italianismes), on recense près de 150 manuscrits, essentiellement en français, mais aussi en italien, latin et autres langues. D'ailleurs, à partir de la fin du xiv^e siècle, le voyage du Vénitien laisse des traces sur certaines cartes, comme l'Atlas Catalan (ca 1375) ou la mappemonde de Fra Mauro et même le globe terrestre de Martin Behaim (1492). De plus, Christophe Colomb connaît et mentionne le *Devisement du monde*³².

Mais au xx^e siècle surtout, certains mettent à nouveau ce voyage en doute dans divers travaux et, en particulier, dans *Did Marco Polo go to China ?*, une étude fouillée due à F. Wood³³. Voici quelques raisons invoquées : Marco Polo ne mentionne ni l'écriture chinoise, ni les livres imprimés, ni les baguettes utilisées au repas, ni le thé, ni surtout la Grande Muraille. De plus, les noms de lieux sont transcrits en persan plutôt qu'en chinois. Enfin, si Marco Polo était un intime de Khubilai Khan³⁴ (1215–1294),

28. Hans Ulrich VOGEL, *Marco Polo Was in China. New Evidence from Currencies, Salts and Revenues*, Leyde-Boston, Brill, 2015 ; 1 vol., xxxii–643 p. (*Monies, Markets, and Finance in East Asia, 1600-1900*, 2). ISBN : 9789004231931. Prix : € 180,00.

29. P. RACINE, *Marco Polo et ses voyages*, Paris, 2012, p. 254. Voir le c.r. dans *Le Moyen Âge*, t. 122/1, 2016, p. 179–181.

30. Pourtant certains le croient : Pietro d'Abano, médecin et astronome à Padoue, soutient avoir rencontré Marco Polo, qu'il considère comme *orbis maior circuitor et diligens indicator* (RACINE, *Marco Polo*, p. 337).

31. D'autres récits médiévaux sur l'Asie sont nés de collaboration entre celui qui raconte et celui qui écrit : par exemple Odorico de Pordenone (1286–1331) et son frère Guglielmo di Solagna, ou Nicolo de Conti (ca 1395–1469) et le secrétaire du pape et humaniste Poggio Bracciolini (1380–1459) : F. REICHERT, *Chinas Beitrag zum Weltbild der Europäer : zur Rezeption der Fernostkenntnisse im 13. und 14. Jahrhundert*, *Zeitschrift für historische Forschung*, t. 6, 1989, p. 41 ; A. JORIS, *Autour du Devisement du Monde*. Rusticien de Pise et l'empereur Henri VII de Luxembourg, *Le Moyen Âge*, t. 100/2, 1994, p. 353–368.

32. F. REICHERT, *Columbus und Marco Polo. Asien in Amerika : zur Literaturgeschichte des Entdeckungen*, *Zeitschrift für historische Forschung*, t. 5, 1988, p. 1–63.

33. F. WOOD, *Did Marco Polo go to China ?*, Londres, 1995.

34. Nous adoptons la graphie utilisée par H.U. Vogel, sachant qu'il y en a beaucoup d'autres : Kubilay, Kubilāi, Koubilāi, Kublai, etc.

s'il a accompli différentes missions pour celui-ci, pourquoi n'apparaît-il dans aucun document officiel chinois ? Se serait-il arrêté en Perse ou même sur les bords de la mer Noire, où les Vénitiens avaient des comptoirs commerciaux ? Marco Polo aurait-il affabulé ou a-t-il voulu dresser une sorte de guide destiné aux marchands, avec des informations glanées çà et là auprès d'autres voyageurs et commerçants ?

H.U. Vogel commence par réfuter ces arguments. Vraisemblablement, Marco Polo ne connaissait pas bien la langue chinoise, ce qui peut l'amener à « oublier » de parler de l'écriture chinoise, d'autant plus qu'elle n'était pas l'écriture officielle mongole³⁵. Le thé, pourtant très consommé par les Chinois, n'apparaît pas, car Marco Polo est dans une Chine dominée par la dynastie mongole Yuan. Or, les Mongols apprécient surtout les boissons alcoolisées. La Grande Muraille, au XIII^e siècle, est habituellement en terre, n'est guère entretenue, en ruine et discontinuée. Par ailleurs, il est inapproprié de vouloir transposer, à l'époque de Marco Polo, les symboles – pour ne pas dire les clichés – de la Chine actuelle. Ce n'est que sous les Ming (1368–1644) que la Grande Muraille acquiert peu à peu son aspect bâti actuel³⁶. Les noms de lieux mentionnés en une autre langue que le chinois, par exemple en mongol ou en persan, peuvent aussi intriguer. Il faut savoir que la *lingua franca* ou langue véhiculaire des voyageurs venant de l'ouest (Perses, Turcs, Arabes, Caucasiens, mais aussi Européens) est le persan. Cette langue est, chez les Mongols, non seulement la langue étrangère dominante, mais aussi « officielle » jusqu'à la fin de la dynastie Yuan, en 1368³⁷. Enfin, Marco Polo ne semblerait effectivement pas cité, jusqu'à preuve du contraire, dans les textes chinois³⁸. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce silence. Il pourrait avoir exercé diverses fonctions officielles à un échelon peu élevé, dont il aurait exagéré l'importance par la suite. Cette tendance à l'exagération est humaine et, de plus, courante au Moyen Âge (et même ultérieurement). Cependant, H.U. Vogel démontre, grâce à l'examen des sources chinoises, que certaines exagérations n'en sont pas³⁹. Il est aussi connu que Khubilai Khan acceptait des étrangers dans son entourage pour diminuer l'influence chinoise dans son administration. Par ailleurs, on ignore comment Marco Polo était dénommé en chinois ou en mongol. Comment, dès lors, le repérer dans les sources ? D'autres voyageurs, dont le séjour en Chine ne paraît pas contesté, comme Jean de Montecorvin, archevêque à Pékin (1247–ca 1330) et Odorico de Pordenone (1286–1331), ne seraient d'ailleurs pas cités non plus dans les sources chinoises. On peut raisonnablement penser que les chroniqueurs s'occupaient des événements importants pour l'empereur, les envoyés et les étrangers étant dès lors peu mentionnés. Enfin, on ne peut pas dire que Marco Polo ait écrit un guide pour les marchands, une sorte de *Pratica della mercatura*, pour

35. L'écriture officielle mongole depuis 1269 a été élaborée, à la demande de Khubilai Khan, par le lama Phags-pa. Elle n'a été utilisée que dans l'administration et a disparu avec la dynastie Yuan (P. MÉNARD, *Marco Polo à la découverte de l'Asie*, Grenoble, 2009, p. 115).

36. La Chine s'est fermée aux Européens lors de l'avènement de la dynastie Ming en 1368. Il est alors impossible de vérifier les dires de Marco Polo et il faut attendre la seconde moitié du XVI^e siècle pour que des Européens, comme l'Italien Matteo Ricci (1552–1610), mentionnent la Grande Muraille (VOGEL, *Marco Polo*, p. 49).

37. P. MÉNARD, Problèmes philologiques dans le *Devisement du monde* de Marco Polo : les graphies des noms chinois en *zhou* dans les versions romanes, *Lexicon, Varietät, Philologie : Romanistische Studien Günter Holtus*, éd. A. OVERBECK, W. SCHWEICKARD, H. VOLKER, Berlin, 2011, p. 713–721.

38. Un chercheur chinois, Peng Hai (cité par VOGEL, *Marco Polo*, p. 77–80) avance toutefois qu'il existerait quelques références au Vénitien dans des sources de la période Yuan. Vogel reste cependant prudent et promet d'y revenir dans une étude ultérieure.

39. Les contemporains de Marco Polo lui reprochaient les chiffres parfois très élevés qu'il fournissait, entre autre pour la taxe sur le sel. D'où le titre moqueur de son livre *Il Milione* (M. MOLLAT, *Les Explorateurs du XIII^e au XVI^e siècle. Premiers regards sur des mondes nouveaux*, Paris, 1992, p. 31). D'ailleurs, ils sont confirmés par les sources chinoises.

ceux qui envisageraient des affaires avec la Chine⁴⁰. Comme le dit P. Racine, il aiguise plutôt le goût de l'aventure⁴¹.

Le texte de Marco Polo comprend certes des omissions et des exagérations⁴², mais aussi beaucoup de faits corroborés par les sources de l'époque et la recherche moderne. C'est ce que H.U. Vogel démontre en détail et de manière convaincante dans son étude. Comme le laisse entendre son sous-titre, il se concentre sur les finances au sens large : le papier-monnaie, sa production, sa circulation et son utilisation, la taille des billets et leurs différentes valeurs, mais aussi les autres formes de monnaies (sel et coquillages appelés porcelaines), les taxes et autres revenus perçus par le Grand Khan, ainsi que les lois et usages en vigueur dans la Chine Yuan. Peut-on se fier à ce qu'en dit Marco Polo ? Pour répondre à cette question, il importe d'examiner les sources officielles, les découvertes archéologiques et les écrits des voyageurs contemporains de Marco. Les détails sur le papier-monnaie fournis par Marco Polo sont nettement plus précis et fouillés que ceux trouvés dans les textes d'autres voyageurs de l'époque. De plus, Marco montre qu'il comprend sa signification économique⁴³. Enfin, des découvertes archéologiques récentes (quelques restes de papier-monnaie circulant sous la dynastie Yuan) confirment ses dires : ils sont imprimés sur un papier produit à partir du mûrier et sont validés par des sceaux de l'administration impériale, comme il le décrit.

Marco Polo s'étend sur le sel utilisé à la fois comme monnaie et comme bien de consommation (taxé comme d'autres). La méthode chinoise de production (par cuisson en « pains de sel ») diffère en certains endroits de celle appliquée en Vénétie et explique son intérêt pour cette activité. Le sel est aussi une source essentielle de revenus pour le pouvoir, au point qu'elle en paraît excessive et qu'on accuse Marco d'exagération, à tort d'après les sources chinoises. Il semble, ici aussi, beaucoup mieux informé que d'autres voyageurs occidentaux, arabes ou persans de son époque.

H.U. Vogel a bien du mérite : il a non seulement examiné les différentes versions du récit de Marco Polo, mais aussi les sources chinoises, les travaux de ses confrères asiatiques et les découvertes archéologiques, contrairement aux détracteurs. Il conclut, après examen de toutes ces données, que Marco Polo devait forcément être sur place, en Chine, pour disposer des multiples informations précises qu'il divulgue dans son *Devisement du monde*⁴⁴. Il rend ainsi à Marco Polo le statut de grand témoin

40. Même si Marco Polo a la manie des chiffres, il ne parle ni de trafic commercial ni de marchands européens (RACINE, *Marco Polo*, p. 250–251). Par contre, les villes hiérarchisées, les voies de communication et les messageries impériales l'intéressent de près (C. DELUZ, *Villes et organisation de l'espace : la Chine de Marco Polo, Villes, bonnes villes, cités et capitales. Études d'histoire urbaine (xii^e–xviii^e siècle)*, éd. M. BOURIN, Tours, 1989, p. 161–168.

41. RACINE, *Marco Polo*, p. 273 ; MOLLAT, *Les Explorateurs*, p. 32, parle de « reportage ».

42. VOGEL, *Marco Polo*, p. 36–39, note que les informations correctes sont proportionnellement beaucoup plus nombreuses que les erreurs. Celles-ci peuvent être dues à une mémoire défaillante (on ignore s'il a pris des notes), au fait que Marco Polo rapporte parfois ce qu'il a seulement entendu et qu'il ne peut plus vérifier les données une fois rentré en Italie. Sans oublier les erreurs dues aux copistes.

43. C. BOEYKENS, *Le billet, une invention chinoise ?*, Bruxelles, 2007 (<http://www.nbbmuseum.be/fr/2007/09/chinese-invention.htm>). Les informations détaillées de Marco Polo sur le papier-monnaie, inconnu en Occident, furent jugées fantaisistes lorsque son livre parut. Il fallut d'ailleurs attendre le xviii^e siècle pour voir apparaître les premiers vrais billets de banque en Europe. La monnaie de papier, apparue en Chine dès le x^e siècle, est bel et bien une invention chinoise.

44. VOGEL, *Marco Polo*, p. 88 : si Marco Polo s'était arrêté à la mer Noire, comme cela a été suggéré, y serait-il resté 24 ans sans retourner à Venise ? Et quand son livre est paru, n'aurait-il pas été dénoncé par d'autres marchands fréquentant cette région ?

du règne de Khubilai Khan et apporte aussi un éclairage brillant et original sur de nombreux aspects de l'histoire de la Chine à l'époque Yuan (1271–1368)⁴⁵.

Pour compléter cette étude passionnante, écrite dans un anglais facile à lire par les non-anglophones, H.U. Vogel fournit de nombreuses et riches annexes. Citons, entre autres, sa comparaison des passages sur la production et l'usage du papier-monnaie, du sel et des coquillages dans plusieurs versions du *Devisement* et dans des textes d'autres auteurs occidentaux, persans et chinois ; ou encore les équivalences entre les systèmes monétaires persan et chinois. Signalons les illustrations très utiles, car la plupart du temps peu connues, voire inconnues, et l'index général étendu (notions, lieux et personnes) facilitant l'exploitation de l'ouvrage. La bibliographie, très étoffée (80 pages !), reprend les éditions du texte de Marco Polo et des autres sources et les travaux chinois comme occidentaux. Comme le dit Philippe Ménard dans une des préfaces : « Il est excellent pour les médiévistes qu'un sinologue confirmé reprenne l'examen du *Devisement du monde* et nous apporte une masse de faits et de réflexions sur ce texte célèbre », d'autant plus qu'il a « pris la peine d'examiner les versions authentiques du texte de Marco Polo ». Voilà donc un ouvrage qui informe largement sur l'histoire et la géographie de la Chine et de l'Orient en général. On regrettera seulement l'absence d'une chronologie détaillée et d'un glossaire regroupant les termes techniques et géographiques : une telle somme les aurait bien mérités.

* * *

Quels enseignements peut-on tirer de ces différentes publications relatives à la géographie et à la cartographie médiévales ?

La Terre, dirigée par P. Gautier Dalché, est un remarquable ouvrage de référence. Il offre une introduction solide et montre comment exploiter les 110 documents choisis et très variés. Tous sont rendus accessibles par des commentaires rigoureux et des traductions soignées, permettant notamment de réfuter certaines idées reçues tenaces sur la longue période médiévale. Dans *Das Bild der Welt*, F. Reichert met en évidence la complémentarité des cartes et des textes. Il combine voyages et cartes pour montrer comment on percevait le monde tout au long du Moyen Âge. Il insiste évidemment sur l'inévitable composante religieuse, qui n'empêche pas pour autant une représentation du monde en train d'évoluer lentement mais sûrement. Un bel exemple en est le stade auquel arrive Fra Mauro au milieu du xv^e siècle. Dans *Die Welt im Übergang* sur la *Mappamondo*, N.A. Egel montre bien l'image d'un monde oscillant entre aspects religieux, humanistes et pratiques ; la découverte de l'Amérique se profile...

Tout autre est le volume collectif voué au portulan sacré, *The Holy Portolano*. Le phénomène du pèlerinage, associé à la navigation toujours périlleuse, amène une multiplication des lieux de culte, bases d'une géographie religieuse sur tout le pourtour de la Méditerranée et au-delà : en mer Noire et même dans l'Atlantique et la Manche. Bien plus loin que la mer Noire, on trouve la Chine et Marco Polo, à la fin du xiii^e siècle, au règne de Khubilai Khan, pendant la dynastie Yuan. H.U. Vogel démontre, dans *Marco Polo Was in China*, que le Vénitien y est bien allé, grâce à une étude approfondie des diverses sources, y compris chinoises, des découvertes archéologiques et des versions authentiques du fameux *Devisement du monde* ou *Livre*

45. DELUZ, Villes et organisation de l'espace, p. 165–166.

des Merveilles du célèbre voyageur. Il nous éclaire aussi sur des aspects peu connus de l'histoire et de la géographie économiques de ce pays lointain, ainsi que de ses relations avec l'Europe.

La démonstration est faite de la richesse des sources fort diversifiées renfermant de solides données géographiques et cartographiques médiévales. Voyages et cartes anciennes ont manifestement encore beaucoup à révéler et de nombreux documents sont encore à découvrir. Gageons que ces différents ouvrages de qualité stimuleront de nouvelles et passionnantes recherches.

Université de Liège

Christiane DE CRAECKER-DUSSART
c.decraecker@skynet.be